

## L'Écosophie: sagesse de La Maison Commune

*Ecosophy: Wisdom Common Home*

*Ecosofia: sabedoria da Casa Comum*

Michel Maffesoli

Professeur Émérite à la Sorbonne – Université René Descartes Paris V.  
<[michel@maffesoli.org](mailto:michel@maffesoli.org)>

### RÉSUMÉ

Penser na post-modernité, dans un certain sens, signifie penser les transformations des rapports entre l'intellect, regard du dehors, et le quotidien, regard du dedans plein d'intensité. Voir, par exemple, ce retour de la puissance sauvage. Puissance venant de fort loin et retrouvant une nouvelle vitalité dans les pratiques juvéniles, dans les regroupements sportifs, dans les hystéries musicales et autres rassemblements religieux. Au travers de tous ces phénomènes, c'est la sauvagerie de la nature qui s'exprime. Attitudes radicales, c'est-à-dire renouant avec ces racines profondes constituant la chaîne sans fin reliant un siècle à l'autre. Chaîne que le progressisme avait cru rompre.

**Mots-clés:** Post-modernité. Tribalisme. Socialité.

### ABSTRACT

Thinking about postmodernity, in a sense, means thinking the transformations of the readings on the relationship between intellect, which looks at the world from the outside, and daily life, where everything is lived as immediate intensity. The return of wild power. Power that comes from far away and finds new vitality in youth practices, in sports groupings, in the musical hysterias and other religious gatherings. Through all these phenomena the wildness of nature is expressed. Radical attitudes which resume relationship with these deep roots that constitute the endless chain which connects one century to another. A chain that progressivism believed to have broken.

**Keywords:** Postmodernity. Tribalism. Sociality.

### RESUMO

Pensar a pós-modernidade, em certo sentido, significa pensar as transformações das leituras sobre a relação do intelecto, que olha o mundo de fora, com o cotidiano, onde tudo é vivido como intensidade imediata. Retorno da potência selvagem. Potência que vem de longe e reencontra nova vitalidade nas práticas juvenis, nos agrupamentos esportivos, nas histerias musicais e outras aglomerações religiosas. Através de todos esses fenômenos, é a selvageria da natureza que se exprime. Atitudes radicais, ou seja, que retomam relações com essas raízes profundas que constituem a cadeia sem fim que liga um século a outro. Cadeia que o progressismo acreditara romper.

**Palavras-chave:** Pós-modernidade. Tribalismo. Socialidade.

J'ai souvent dit qu'en période de mutation, il fallait trouver les mots les moins faux possible. Des mots essentiels pouvant devenir paroles fondatrices. C'est-à-dire des mots décrivant ce qui advient. Tant il est certain que le vrai parler ou le frais parler est d'abord une écoute. Écoute de l'avènement de ce qui est là. C'est ainsi que Fernando Pessoa définissait la «sociologie des profondeurs» capable d'exprimer, de mettre en forme, ce qui, venant de fort loin, parle au travers de nous.

Plutôt que de se lamenter, et conscient du vitalisme ambiant, il est temps de mettre en œuvre un nouveau *Discours de la méthode* qui soit un éclairage rétrospectif. C'est-à-dire sachant rétrocéder du dérivé à l'essentiel. Saisir le premier à la lumière du second. C'est ainsi que l'on pourra, en son sens étymologique et en son sens plénier, *comprendre* la métamorphose en cours. Celle nous faisant passer d'un *progressisme* (qui fut puissant, performant, mais qui devient quelque peu égotant) en une *progressivité* réinvestissant les *archaïsmes*: peuple, territoire, nature, sentiments, humeurs... que nous avons cru dépasser.

C'est cela l'*invagination* du sens. Retour à l'essentielle nature des choses. Ce que, fort justement, l'économiste et sociologue Vilfredo Pareto nommait le «résidu». *De natura rerum*, nature des choses faite d'interdépendance et de correspondance. De connivence aussi, ne se contentant pas du *non*, que je viens de dire haineux, mais sachant dire *oui* à une existence qui, tout en se sachant pétrie de finitude, n'en est pas moins vécue en tant que telle, désirée en tant que telle.

La finitude est tragique et s'exprime dans la cruauté. Mais il peut y avoir une forme de jubilation dans l'acceptation de ces caractéristiques propres à l'humaine nature. N'est-ce point cela que l'on va retrouver dans l'art contemporain, dans les musiques juvéniles, dans les chorégraphies et performances postmodernes? De cela Pina Bausch ou Merce Cunningham en étaient les témoins les plus aigus. En chacun de ces cas, comme ce fut le cas en des époques similaires, le «théâtre de la cruauté» va de pair avec une acceptation de *ce qui est*, et s'emploie à lui faire donner le meilleur d'elle-même.

Il y a dans la nature une acceptation de ce qui est. C'est une telle *acceptation*, attitude *affirmative* s'il en est, qui lui donne sa dimension tragique. Plutôt que d'attendre (foi, espérance, utopie, croyances) la perfection dans des arrièremondes religieux ou politiques, le retour du naturel s'accommode à ce monde-ci, s'accommode de tout ce qui le constitue, s'ajuste tant bien que mal à ce qui est.

La nature tragique n'est plus négation du péché, du mal, de l'imperfection. En bref, elle n'est plus dénégation de tous ces ingrédients nous constituant. Mais bien acceptation du clair-obscur de l'existence. La nature ainsi comprise remplace la *perfection* par la *complétude*. Pour ne prendre que deux exemples apparemment opposés, mais d'un point de vue herméneutique très proches, cette complétude s'exprime dans le défaut assumé, peut-être même voulu, de la poterie japonaise, ou dans le mal chanté par le *bad boy* Eminem, voire dans le Diable célébré par la musique *gothique*.

En chacun de ces cas, et l'on pourrait à loisir multiplier les exemples, ce qui est en jeu est une forme d'accordance à l'être du monde en sa réalité multiple. Non plus le progrès, expliquant l'imperfection, enlevant les plis de l'être, mais le *progressif*

l'impliquant. C'est-à-dire acceptant ses plis. Un *oui tout de même* à ce qui est. Voilà quel est le fondement, inconscient, de la sensibilité écologique. Acceptation des tours et détours, des labyrinthes et des couloirs mal éclairés de toutes les pièces sombres et désordonnées de la maison (*oikos*) individuelle ou commune. Peut-être est-ce cela que la mystique, ainsi celle de la grande Thérèse d'Avila, nomme *demeures (moradas)* du château de l'âme. On est là au cœur de l'écophilosophie!

C'est cette progressivité naturelle que le progressisme moderne a bien du mal à accepter. Il n'est pas, en effet, aisé d'intégrer ce que Rimbaud nommait notre «ancienne sauvagerie». Pour reprendre une distinction que j'ai proposée tout au début de mon chemin de pensée: le sauvage est une expression de la *puissance* native, primordiale, sociétale, que le *pouvoir* social, économique, politique s'est employé à gommer.

C'est ce que Michel Foucault nommera la «domestication» caractérisant les institutions modernes. Ce que Norbert Elias appellera la *curialisation* des mœurs propre à la *dynamique de l'Occident*. En chacun de ces cas, on s'est employé, au travers de l'éducation et d'une organisation purement rationnelle de l'être-ensemble, ou encore dans l'utilitarisme propre à l'économie moderne, à évacuer les affects, les humeurs, les sentiments fondamentaux de l'animal humain. Celui-ci, d'abord sous le regard d'un Dieu surplombant, est passé, ensuite, sous celui d'un État non moins omniscient. Dans les deux cas, la verticalité de la raison souveraine était le fondement de la vie sociale.

Mais voilà que le point d'inversion auquel j'ai fait référence annonce le retour de la *puissance* sauvage. Puissance venant de fort loin et retrouvant une nouvelle vitalité dans les pratiques juvéniles, dans les regroupements sportifs, dans les hystéries musicales et autres rassemblements religieux. Au travers de tous ces phénomènes, c'est la sauvagerie de la nature qui s'exprime. Attitudes radicales, c'est-à-dire renouant avec ces *racines* profondes constituant la chaîne sans fin reliant un siècle à l'autre. Chaîne que le progressisme avait cru rompre: le 20<sup>e</sup> siècle étant, ne l'oublions pas, le triomphe de celui que Karl Marx célébrait comme étant *Prométhée déchaîné*!

À cette figure est en train de se substituer celle de Dionysos. Dieu chthonien, dieu de cette terre-ci, dieu *autochtone*. Archétype de la sensibilité écologique, Dionysos a de la glèbe aux pieds. Il sait jouir de ce qui se présente et des fruits offerts par ce monde, ici et maintenant. On a pu qualifier cette figure emblématique de *divinité arbustive*. Un dieu enraciné!

Voilà un curieux paradoxe. Les dieux ne sont-ils pas ouraniens tournés vers le céleste et le ciel des idées? Détachés de ce monde et de ses plaisirs? Il s'agit là d'un symbole instructif. Métaphore permettant d'éclairer de nombreux

phénomènes de la société postmoderne. Il y a dans la jouissance du présent propre à l'hédonisme *mondain* quelque chose rattachant à un passé ancestral, à une mémoire immémoriale. En son sens strict un *ordre traditionnel*. C'est l'historien Philippe Ariès qui rappelait que le passé est la « pierre de notre présent » (Ariès, 1980, p. 36). On pourrait poursuivre en signalant que le présent n'est que la cristallisation du passé et de l'avenir. L'intensité (*in tendere*) vécue maintenant prend sa source dans ce qui est antérieur, et permet que se développe une énergie future. Chaîne du temps. Enracinement dynamique. Ce qui, à l'opposé de l'anthropocentrisme, rend attentif à ce qui en l'homme *passé l'homme*. C'est ainsi que Pascal définissait le fameux « roseau pensant », dont on a négligé le fait que, tout en étant *pensant*, il n'en est pas moins *roseau*. On peut même dire qu'il ne peut penser qu'en se souvenant de ses racines. Autre manière de rappeler la structurelle communion avec la nature.

On retrouve là l'animisme de longue mémoire. Un paganisme revêtant une forme contemporaine. La *deep ecology* pourrait en être la version paroxystique. *Paganus*. Il y a, en effet, quelque chose de païen dans le succès des produits *bio* et la recrudescence de l'attachement aux diverses valeurs liées au terroir, au territoire et autres formes spatiales. Le présent, c'est du temps qui se cristallise en espace, qui ne projette plus le divin dans l'au-delà, mais au contraire l'insère dans le terrestre.

Voilà bien à l'opposé du *progressisme* la spécificité du *progressif*. Celui-là met l'accent sur le pouvoir du faire, sur l'action brutale et le développement sans frein des forces prométhéennes. Celui-ci, au contraire, s'attache à mouvoir de l'intérieur, à mettre en œuvre une puissance naturelle. Encore Prométhée et Dionysos ! Il s'agit là de figures spirituelles. Mais ce sont aussi des symboles opératoires en ce qu'ils permettent de voir sous un jour nouveau une vie quotidienne où le *bien-être* n'est rien au regard du *mieux-être*. Vie courante où, dans le rythme des *travaux et des jours*, le qualitatif retrouve une place primordiale. Qualité de vie. Expression un peu passe-partout mais définissant bien l'esprit du temps.

C'est ce que nous indique le penseur: « La loi cachée de la terre conserve celle-ci dans la modération qui se contente de la naissance et de la mort de toutes choses dans le cercle assigné du possible. » (Heidegger, 1958, p. 113). Sagesse de la modération issue de l'acceptation tragique d'un présent que l'on pressent précaire et qui, dès lors, nécessite de l'intensité. Du plaisir d'être à partir de l'être des choses. C'est ce qui semble en jeu dans la socialité propre à la *progressivité* contemporaine. Mais on ne pourra bien l'apprécier que si l'on sait faire la généalogie du mythe du Progrès, qui, trouvant sa source dans la culture

judéo-chrétienne, s'est épanoui à l'époque moderne. *Dominer et maîtriser la nature*, tel sera le leitmotiv lancinant constitutif de la modernité. Origine biblique, légitimation philosophique avec Descartes et les philosophes des Lumières, apogée dans les grands systèmes sociaux du 19<sup>e</sup> siècle, le marxisme en étant la forme achevée, tel est le processus inéluctable qui, sur deux mille ans, va conduire à cette *dévastation du monde*. La nature n'étant plus un partenaire avec laquelle on peut jouer, partenaire qu'il convient de respecter, mais bien un objet exploitable à merci que l'on peut violer à loisir.

Dominer, maîtriser, posséder, si on reprend les occurrences cartésiennes, constituant, dès lors, l'inconscient collectif moderne. On pourrait, d'ailleurs, dire «bourgeoisiste», tant on le retrouve dans le capitalisme et le socialisme. Le dénominateur commun de tout cela est que tout (nature et social) devient manipulable, manœuvrable. C'est-à-dire que tout est *à la main*, sous la main. La main de l'homme (je reviendrai, bientôt, sur ce dernier) reprend le geste créateur divin. La *Création d'Adam* dans la fresque de Michel-Ange de la chapelle Sixtine au Vatican en témoigne, Dieu tout-puissant passe, du bout du doigt, le relais à l'homme pour créer, *ex nihilo*, à partir du vide sidéral, informe, ce qui va être la *forme* naturelle et humaine. Il y a, dans ce doigt de l'Homme relayant le doigt de Dieu, le résumé symbolique de ce qui va devenir l'usage forcené de la nature. L'homme créateur se doit, par son geste, dans sa geste, de dominer, de rendre réel, ce qui est *élémentaire*: les éléments (eau, feu, air, terre) de la nature. C'est un tel geste qui va constituer la réalité. Dès lors, n'est réel que ce qui a été créé, que ce qui est *comptable*, que ce qui sert à quelque chose. En bref, tout s'inscrit dans l'*usage*.

Même le vieux Marx (on en étonnerait plus d'un en leur disant qu'ils sont des marxistes qui s'ignorent), en critiquant la valeur d'échange, entendait valoriser la *valeur d'usage*. Exprimant bien par là son prométhéisme déchaîné. Ne vaut que ce qui sert ! Tel pourrait être l'adage qui, subrepticement, va être appliqué aux relations avec la nature environnante, puis aux relations constitutives du monde social. Nature et social soumis à l'équipement technocratique qui, tel un harnachement pour l'animal, va s'employer à mettre au pas, à domestiquer, à rendre utiles les énergies naturelles et les pulsions instinctuelles humaines.

Heidegger, tout au long de son œuvre, s'est employé à penser, en profondeur, une telle mise au pas aboutissant, pour reprendre son expression, à la «dévastation du monde» (Heidegger, 1990, p. 19). Il montre bien en quoi un tel *usage* sans frein devient *usure* immaîtrisable. Tout est commis, préposé, préparé pour être utilisable et utilisé. *Résilience absolue (Bestelbarkeit)*, telle pourrait être la définition d'une société de consommation où l'explosion, l'aliénation,

n'est pas simplement économique, mais englobe l'entièreté de l'être en ses modulations naturelles et sociales, collectives et individuelles.

Je ne peux pas, ici, ne pas faire référence à la (belle) cantate de J.-S. Bach: *Bestelle dein Haus*. Même le for interne, l'âme de tout un chacun, s'inscrit dans une telle *préparation*. Préparer, c'est-à-dire conduire à la perfection pour la venue du Christ, ou être commis à l'attente de la marchandise, ne change rien à l'affaire. Il y a en chacun de ces cas l'idée de contrôle, de domination de soi et du monde. Même idée de la soumission des instincts, des humeurs, en bref, de la nature à *l'équipement*, la mise au pas, la prise en main, en vue de l'usage, de l'utilité et de l'efficacité.

Un petit apologue emprunté au *Faust* de Goethe résumerait bien ce propos. Le protagoniste est dans son cabinet d'étude. Passe en revue les livres lus et les disciplines suivies. Marque son insatisfaction vis-à-vis d'eux. Se met à compulsier la Bible et arrive à l'Évangile de Jean où est indiqué: «Au commencement était le Verbe...» (Jean,1,1). Goethe, d'une manière prémonitoire, fait subir au texte évangélique une inversion riche de sens: « [...] non au début est l'action (*die Tat*)». On a là en résumé, et symboliquement, tout ce qui va être le rôle du *faire* et du productivisme dans la nature et dans le social: les manœuvrer à outrance d'une manière dont l'agressivité n'est pas absente. En allemand, *Faust* ne signifie pas poing?

L'art en témoigne, en particulier sous ses formes picturales ou sculpturales, l'Occident est fasciné par l'action. Ainsi, le doigt, la main, voire le poing auquel je viens de faire référence, mettent en scène une théorie onto-théologique du geste. Du doigt divin au poing de l'homme, nombreuses sont les illustrations soulignant le passage de témoin en vue de dominer la nature. À partir d'un certain moment, donc, le doigt créateur du Dieu tout-puissant va laisser la place à la main de l'homme. Et la technique (souvenons-nous, ici, de Bergson) ne va être que le prolongement de cette main. Celle-ci est une forme symbolique forte. Elle est la figure emblématique d'un réel ramené à la mesure de l'homme. Nous sommes là sur un plan où il y a seulement de l'humanité. Et une certaine conception de l'humanisme, celle prévalant durant la modernité, va se fonder sur la présence de l'homme oubliant ses aspects naturels et l'animalité qui en est le corollaire.

Et comme en écho à l'homme *maître et possesseur* de Descartes, souvenons-nous de cette formule du *Cinna* de Corneille: [...] «Je suis maître de moi comme de l'univers, je le suis, je veux l'être et le serai encore...» (Corneille, 1641, v. 3). Maxime de vif-argent, répétée par des générations de collégiens, et cristallisant bien l'esprit de la modernité. Dominer tout à la fois ses instincts et

le monde en son entier. L'homme accompli n'est tel que quand et s'il a réussi à soumettre le naturel en lui et autour de lui. La formation de l'homme occidental, par le biais de l'éducation, de l'organisation rationnelle des institutions, du contrat social, consiste à *tirer (educare)* de la barbarie vers la civilité, de l'animalité vers l'humanité. Institutions, États-nations, État de droit reposent sur une telle pulsion *éducative*. Au risque, comme c'est toujours le cas quand un *modus operandi* devient monovalent, voire monomaniacal, d'aboutir en son contraire. Effet pervers (*hétérotélie*). En la matière, la dénégation de l'animalité s'achevant dans la bestialité, n'est-ce pas ce qui pend au nez de cette civilisation moderne au plus haut point sophistiquée, où l'idéologie du risque zéro secrète les *serial killers*, l'insécurité quotidienne, les jeux de strangulation dans les cours des écoles, les rodéos automobiles sur le pourtour de nos villes et autres tsunamis réels ou métaphoriques, naturels ou sociaux?

Cela peut sembler paradoxal, mais il s'agit bien là de la résultante inéluctable de l'homme *mesure de toutes choses* ayant tout à sa main et calculant, expliquant la nature à partir de telles prémisses. Progressivement, cet *animal rationnel (zoon logon ekon)* va oublier le premier terme de l'expression pour accentuer le second. D'où cette *pensée calculante* qui va prévaloir. On est, ici, au cœur battant de la modernité. Ce calcul est la cause et l'effet de l'invention de l'individu. Tout comme de l'individualisme épistémologique ou méthodologique lui servant de rationalisation théorique. *Invention* philosophique avec le *ego cogito ergo sum* cartésien enfermant tout un chacun dans la forteresse de son esprit. *Invention* religieuse avec la Réforme protestante. *Le sola scriptura*, l'Écriture seule fondement de la foi, laissant à l'individu la capacité d'interpréter et, donc, de rentrer en contact avec son Dieu. *Invention* politique avec les penseurs des Lumières. Ainsi Jean-Jacques Rousseau, pour lequel un *Émile* accompli est un individu *autonome*. Stricto sensu qui est sa propre loi. Dès lors, il peut s'associer avec d'autres individus autonomes pour élaborer, rationnellement, le Contrat social. C'est un tel individu-indivisible se réduisant à une identité sexuelle, idéologique, professionnelle, qui va être le pivot essentiel de la modernité. *The whole man must move at once*. Tout d'un bloc, il va s'opposer à la nature. Ou, plus exactement, il va la construire à son image. Souvenons-nous: du doigt divin à la main de l'homme. De la création à la construction. On n'insistera jamais assez sur une telle chaîne sémantique: construire, construction, constructivisme. Le *construit* est cela même qui va s'opposer au *donné*. L'individu étant le vecteur d'un tel processus.

Il est fréquent, pour les esprits pressés ou superficiels, de parler de l'individualisme contemporain. Ce supposé *individualisme* est un terme passe-

partout, un mot copule. Un soupir dans une mélodie assoupissante. Pour les esprits avisés, au contraire, on assiste à la fragmentation de la forteresse individuelle. On est pensé, on est agi, on est parlé par l'autre. C'est la *tribu* qui fait de moi ce que je suis, qui m'impose des codes, des modes vestimentaires, des pratiques langagières. Les *Lois de l'imitation* (Tarde) tendent à se généraliser. L'institutionnel est à l'ordre du jour. J'avais, en son temps, parlé de la «personne plurielle» (Maffesoli, 1979), double, dupe, et par cette duplicité, ouverte au monde naturel.

Soyons lucides. Dépassons les conformismes de pensée et les facilités de la *doxa* intellectuelle. L'individu et l'individualisme sont des catégories propres non pas à la postmodernité naissante, mais bien à la modernité finissante. Ce sont même les pierres angulaires de la construction sociale qui, à partir de la philosophie du 17<sup>e</sup> siècle, va se conforter dans le Contrat social du 18<sup>e</sup> et s'affirmer dans les systèmes sociaux du 19<sup>e</sup> siècle. Celui-ci est l'apogée de la modernité. Car après, cet *individu* contractant va sur-vivre, quelques décennies au 20<sup>e</sup> siècle, pour s'achever avec la *personne* protagoniste des divers pactes (sociétal, écologique, affectuel) de la postmodernité.

Mais restons, pour l'immédiat, à l'individu rationnel moderne (et donc en voie de dépassement). Il est la pièce maîtresse de ce subjectivisme qu'il faut comprendre, non pas en son sens psychologique, mais bien anthropologique ou sociétal. Le sujet dominant l'objet au moyen de cette *pensée calculante* reposant sur une véritable logique de la domi- nation. Subjectivisme qui, quoi qu'ils n'en soient pas conscients, reste l'alpha et l'oméga de nombreux observateurs sociaux et des décideurs de tout poil. C'est ce subjectivisme qui, à partir des Lumières, a servi de fondement aux divers rêves d'émancipation. Et qui se maintient, sous forme incantatoire, dans ce psittacisme, cette répétition mécanique de formules vides tenant lieu d'analyse. C'est ce subjectivisme qui, telle la *mouche du coche*, a cru faire avancer la machine et n'a abouti qu'à la précipiter dans le ravin. Tant il est vrai, lorsque l'on regarde dans la durée les histoires humaines, que les rêves les plus généreux s'inversent en sordides cauchemars. Peut-être est-ce en trop misant sur la raison souveraine que le rêve d'émancipation, vis-à-vis des *chaînes*, naturelle, est devenu cauchemardesque.

Baudelaire, quelque part, dit de Dieu qu'il est le *plus grand des paranoïaques*. La boutade mérite attention. Maîtrisant bien son grec, le poète pensait à son étymologie: pensée surplombante, penser par en haut. En un mot, approche totalitaire de la réalité. C'est bien cela qui était à l'origine de l'acte créateur. Et c'est une telle *paranoïa* que l'on va retrouver dans l'*animal rationnel* qui, comme je l'ai indiqué, va prendre le relais. Dans le rationalisme s'imposant, à partir du



18<sup>e</sup> siècle, ce qui n'était qu'un des multiples paramètres humains devient le seul envisageable et utilisable. Système totalisant et totalitaire. Dans la généalogie concernant la dévastation du monde, le rationalisme (peut être faudrait-il mieux dire le rationalisme morbide) occupe une place de choix. En effet, c'est cet *ego cogito*, cet individu comme centre (forteresse) unique de référence qui va, par la *représentation*, mettre le monde à distance. Les conceptions du monde font de ce dernier une image intellectuelle, une image cognitive. Là encore quelque chose de construit.

Le monde n'existe plus en tant que tel, mais bien en tant que *représenté*. D'où la dépoétisation, la *démagification*, le «désenchantement du monde» (Weber). Ainsi, la cathédrale sera, scientifiquement, classée dans la rubrique minéralogie. Et l'on oubliera que certes il y a agencement de pierres, mais que c'est aussi un lieu de prières, d'émotions individuelles et collectives. Que ce fut un lieu d'échange de tous ordres: biens, affects, idées. Que sur son parvis se célébraient les *mystères*, moments d'intense communion, vecteurs de socialité. Pour laisser filer la métaphore, il en est de même du fleuve. Certes, on peut se contenter d'une analyse hydraulique et des représentations scientifiques l'accompagnant. Mais le fleuve renvoie également aux anodines joies des pêcheurs, aux rêveries du poète ou aux souvenirs qu'ont les amoureux qui se sont promenés sur ses berges.

En réduisant la nature à une représentation construite par un individu *conscient*, le rationalisme tend à asservir la vie, à l'«abstractiser», à la déconnecter du sensible. Paradoxe, le matérialisme devient pure idéologie. C'est ainsi, comme cela a pu être bien analysé dans les années 1960, que la représentation devient pur spectacle. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que le principal théoricien d'un tel processus d'abstraction, Guy Ernest Debord, va, vers la fin de sa vie, développer une analyse critique et, à sa manière, aiguë, des saccages écologiques corrélatifs à *la société du spectacle*.

Le rationalisme va faire de la représentation *la* réalité. Par là, il détruit toute connivence, toute participation, toute *correspondance* poétique avec les choses, naturelles ou sociales. La représentation est cause et effet de la distance, de la séparation, de la grégaire solitude caractérisant la modernité finissante. Par un instructif paradoxe, la représentation s'inverse en chose sclérosée, rigidifiée, sans vie. On peut rapprocher cela de ce que le juriste Hans Kelsen reprochait aux institutions construites rationnellement, qui deviennent de pures *fictions de la représentation*. Ce n'est plus le peuple mais l'État qui est représenté (Kelsen, 1932, p. 37-38). État déconnecté qui, dès lors, n'a plus d'autorité. C'est-à-dire ne sait plus faire croître (*autoritas*) ceux dont il est censé être le garant.

De même le rationalisme représentatif, celui substituant la représentation à la chose, est à l'origine d'un monde social et naturel, devenu étranger à ceux-là mêmes qui sont censés y vivre, en être les protagonistes essentiels. Curieux phénomène: la construction aboutissant en destruction. En autodestruction. L'animal rationnel, ayant extrapolé sa spécificité: la raison, l'ayant érigé en déesse Raison (re)devient un animal errant sur une terre ravagée. Et cela parce qu'a été mise en place cette volonté à outrance, cette organisation technocratique de la volonté qui, tel outil déchaîné, s'est retournée contre son créateur.

Mais les indices sont là qui voient s'inverser un rationalisme abstrait en *raison sensible*. Cette dernière fait fond non plus sur la représentation, mais sur l'imagination créatrice, où l'expérience unitive retrouve une force et une vigueur renouvelées. La nature, dès lors, n'est plus un objet inerte à représenter et puis à exploiter, mais bien une *surréalité* vivante et organique. Nous sommes là au cœur de la solidarité organique propre à la sensibilité écologique. En bref, non pas un savoir surplombant, mécaniquement appliqué à une réalité réduite à sa part rationnelle, mais une connaissance venue du bas, inductive, organiquement liée à cela-même qu'elle décrit. La pensée mécanique raisonne, l'organique résonne. C'est-à-dire qu'elle participe à la parole collective, à ce qui est *dit* dans la rhétorique de la vie de tous les jours. À la différence des mots creux, incantatoires et vides de sens (ce qui très souvent tient lieu d'analyse), la *parole* organique s'emploie à unifier, à rassembler, à souligner ce qui s'entre-appartient, la vie en ce qu'elle a d'holistique.

Il peut paraître étonnant de parler d'organicité ou d'attitude holistique, toute chose renvoyant à la globalité, à la correspondance (en son sens mystique ou baudelairien: tout «se répond»), alors que tend à s'exacerber ce que l'on peut nommer la «*schizophrénie* moderne»: action de couper, diviser, trancher, dichotomiser les éléments de la nature pour mieux les analyser et les dominer. La technique, en ses aspects pervers, étant encore dans les institutions officielles, l'alpha et l'oméga de toute vie sociale. L'économie, également, restant le vecteur central du saccage écologique. N'oublions pas, cependant, ce que nous enseigne la polémologie: les combats d'arrière-garde sont les plus sanglants. C'est lorsqu'on pressent que tout est fini que l'on fait le plus de carnage. Peut-être est-ce ainsi qu'il convient de comprendre la parole du poète: «Là où croît le danger, là croît, aussi, ce qui sauve» (Hölderlin).

L'histoire des idées montre bien que c'est l'anomalie qui, souvent, fait avancer la science. C'est également le même rôle que joue l'anomie pour le devenir sociétal. Ce qui semble impossible est parfois plus réel que la réalité officielle. Il y a dans l'*irréel* officieux, c'est-à-dire dans l'imaginaire collectif, quelque

chose de *surréal*: fondement du vivre-ensemble en gestation. C'est ainsi qu'à la *schizophrénie* officielle répond, tel un bruit de fond, j'ai dit le bruit du monde, le désir d'*entièreté*. Caractéristique, s'il en est, de la postmodernité. C'est ainsi que l'on peut comprendre l'étrange, persistante et diffuse sensibilité écologique. Tout semble, dans le totalitarisme économique et financier, la contredire, et elle continue, néanmoins, têtue, à s'exprimer dans les manifestations violentes ou dans la banalité de la vie courante.

C'est cette attitude *instituyente*, à l'état naissant, que l'on peut qualifier de *holistique*. Terme utilisé par Durkheim pour désigner l'aspect global de la vie sociale. Terme repris par le *New Age* californien pour signifier les processus d'interaction, de correspondance, de *relationnisme* généralisé. C'est cet aspect holistique des choses qui en appelle à une pensée organique. Où au-delà, en deçà des hiérarchies, des séparations ou des distinctions, habituelles à la sociologie établie, on s'attache à reconnaître les multiples et nécessaires interactivités, action-rétroactions de la réalité globale. Cela peut faire sourire les esprits sérieux, et quelque peu rassis, mais l'on est, de plus en plus, obligé de reconnaître que le *tout est symbole d'antique mémoire* retrouve une vigoureuse actualité dans la *reliance* mon-diale. Le particulier et l'universel, le local et le global s'ajustant en cette nouvelle figure qu'est le *glocal*. Un universel concret en quelque sorte. Un enracinement dynamique où l'*appétence* des racines va de pair avec une *compétence* technique. À l'apogée philosophique de la modernité, au 21<sup>e</sup> siècle triomphant, Hegel annonçait la «ruse de la raison», arrivant à vaincre toute chose, fine pointe de l'universalisme du rationalisme dominant. Au 20<sup>e</sup> siècle, en un moment où la modernité est finissante, Lévi-Strauss parle justement de «ruse de la technique». Il rend par cela attentif à la domination mondiale d'une économie abstraite, d'une marchandisation généralisée du monde.

On peut penser, voilà ce que pourrait être l'*ordre symbolique postmoderne*, une *ruse de la technique* court-circuitant la domination technocratique. Une technique passant du mythe progressiste à la pensée progressive. Point de réversion où s'exprimeraient la *synergie de l'archaïque et le développement technologique*. C'est-à-dire qu'Internet serait le lieu, grâce aux sites communautaires, aux forums de discussion, aux multiples blogs et *home page*, où se diffuseraient les divers savoirs, les mouvements de rébellion, les rassemblements spontanés (*flashmob*), les échanges commerciaux, érotiques, religieux ou philosophiques.

*Circumnavigation* (Hugon, 2010) où la ruse technique et la duplicité existentielle s'allient pour créer une socialité alternative à la domination technocratique. On peut exprimer cette alternative au travers d'une métaphore

topologique. Au linéarisme, figure de la philosophie de l'histoire et emblème du progressisme moderne, s'opposait la circularité, le retour du même, à forte connotation réactionnaire. Combat sinon titanesque mais à tout le moins tétanique, opposant les affidés de Karl Marx à ceux de Nietzsche. Peut-être est-il temps d'introduire un troisième terme dans cette scène de ménage: ni la ligne, ni le cercle, mais la *spirale*.

*Spiralité* qui, selon Goethe, est le propre du monde végétal. Spirale représentant l'élément féminin s'opposant à la verticalité masculine. La verticalité dont on a pu *montrer* qu'elle était le symbole de la domination sur la nature. C'est bien à celle-ci que s'oppose la *spiralité* suivant les méandres des efflorescences naturelles ou le labyrinthe du vécu. Spirale dont la forme artistique serait le baroque, où les divers éléments s'interpénètrent et sont organiquement liés. C'est cela même qui est le cœur battant d'une écosophie naissante!

## BIBLIOGRAPHIE

ARIÈS, Philippe. **Un historien du dimanche**. Paris: Seuil, 1980.

HEIDEGGER, Martin. **Essais et Conférences**, Paris: Gallimard, 1958.

\_\_\_\_\_. **L'Affaire de la pensée**, Paris: Gallimard, 1990.

HUGON, Stéphane. **Circumnavigations. L'imaginaire du voyage dans l'expérience internet**, Paris: CNRS Éditions, 2010.

KELSEN, Hans. La Démocratie, sa nature, sa valeur. Paris, Dalloz. MAFFESOLI, M. **Pour une sociologie de la vie quotidienne**. Paris: PUF, [1932] 1979.



Recebido em : 16/5/2016

Aceito em : 16/5/2016

Endereço do autor:

Michel Maffesoli <[michel@maffesoli.org](mailto:michel@maffesoli.org)>

Université René Descartes Paris V. – Sorbonne

25, Rue des Saint-Pères

75006 – Paris – França